L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 16 décembre 1909.

Thermomètre de E.Claudel, Optic en, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin..	44	7
Midi.....	50	10
3 P. M.....	52	11
P. M.....	52	11

LA COMMISSION

—DU—

Canal de Panama.

La session congressionnelle qui se poursuit dans le moment, n'est pas languissante, comme on l'aurait pu croire, à la veille des fêtes de fin et de nouvelle année, et presqu'au sortir d'une session extraordinaire longue et fatigante, motivée par le remaniement du Tarif douanier.

L'autre jour, nous le disions, plus de trois cent-cinquante projets de lois et résolutions étaient déposés sur la table du secrétaire du Sénat, ce qui laissait deviner l'activité que les congressistes auraient à déployer s'ils voulaient consacrer à chacun de ces projets, à chacune de ces résolutions une attention quelconque, si insignifiant fut elle.

Aujourd'hui, une très vive opposition est faite à la Chambre des Représentants, à la proposition d'abolir la Commission du canal isthmique et de revêtir du pouvoir de continuer les travaux du canal et de gouverner sa zone, un Directeur général que désignerait le Président des Etats-Unis.

Les discussions qu'a fait naître la proposition sont venues presque se greffer sur les débats qui se poursuivaient au sujet du bill "Mann", que le comité sur le Commerce entre-états et étranger avait étudié et renvoyait à la Chambre accompagné d'un rapport.

L'auteur du bill, M. Mann, a expliqué, selon lui, la nécessité d'une mesure comme celle qu'il appuie, centralisant la responsabilité de l'accomplissement des travaux et pourvoyant aux dispositions congressionnelles exigées pour le creusement du canal et à son gouvernement civil conformément aux idées et à la conduite du Président.

En réponse à une question au sujet de l'autorité qu'avait invoquée l'ex-président Roosevelt pour diriger la zone du canal, M. Mann a répondu qu'il attribuait à l'ex-président pour avoir agi comme on sait, le désir de prévenir une regrettable confusion, le chaos dans la zone, et lorsque le Congrès dans sa sagesse préféra ne pas pourvoir à une forme de gouvernement à la fin de sa cinquante-huitième session, M. Mann croit qu'il écrivit dans la loi, pas en mots, mais en esprit qu'il croyait que le Président avait le pouvoir de gouverner la zone plutôt qu'une autorité locale quelconque.

M. Mann a été remplacé à la tribune par M. Harrison qui a dénoncé M. Roosevelt comme un dictateur et un despote, qui s'était arrogé le droit de gouverner la zone du Canal.

Les partisans et les adversaires du projet de loi qui vise à la suppression de la Commission ont tour à tour exprimé leur sentiment à cet égard, mais la Chambre ne s'est pas prononcée d'une façon définitive.

On prête à M. Mann l'intention de revenir sur la question à la rentrée des Chambres après les fêtes de Noël et du Nouvel An.

Schiller, Citoyen Français

A propos de la commémoration du centenaire du grand poète allemand Schiller, on a rappelé, en termes assez vagues, qu'il avait été honoré par les hommes de la Révolution du titre de citoyen français.

M. Charles Schmidt, archiviste aux Archives nationales, dans un article de la "Revue germanique," apporte sur ce point d'intéressantes et nouvelles précisions.

Le 24 août 1792, Marie-Joseph Chénier, à la tête de plusieurs citoyens de Paris, se présentait à la barre de la Législative et disait: Au moment où une Convention nationale va élever la Constitution française au niveau de la Déclaration des droits, tous ceux qui, dans les diverses contrées du monde, ont mûri la raison humaine et préparé les voies de la liberté, doivent être regardés comme les alliés du peuple français.. Décernez aux vertus, aux talents, à l'amour de la liberté une illustre et digne récompense, et que les bienfaiteurs de l'humanité soient déclarés citoyens français." Et il cita plusieurs noms.

Après discussion, Guadet chargé du rapport proposa un décret qui fut adopté le 26 par la Législative, et qui conférait le titre de citoyen français " au docteur Prietsley, à Thomas Payne, à Jérémie Bentham, à W. Wilberforce, à Thomas Clarkson, à Jacques Mackintosh, à David Williams, à N. Gorani, à Anacharsis Cloots, à Corneille Pauw, à Joachim Henri Campe, à N. Pestalozzi, à Georges Washington, à Jean Madison, à H. Klopstock et à Thadée Kosciusko."

C'est alors que Philippe Rühl, député du Bas-Rhin, proposa une motion additionnelle demandant l'inscription sur cette liste du poète Schiller. Sa motion fut adoptée; mais l'auteur de "Wallenstein" et "Don Carlos" n'était pas très connu en France et comme Rühl prononça son nom à l'alsacienne le "Journal des débats et des décrets" inscrivit le nom du nouveau citoyen français tel qu'il l'avait entendu, et on imprima "Giller."

Ce fut bien pis dans les autres journaux: le "Moniteur" donna "Gilleers, l'Auditeur Gisler, le Thermomètre du jour, Gillers; " seul, le "Patriote français" fut à peu près correct et transcrivit Schyler.

Mais lorsqu'il s'agit de transmettre aux intéressés l'ampliation du décret "Giller" se modifia encore et c'est à "Gille, publiciste allemand", que Roland envoya le brevet de naturalisation.

Expédiée le 10 octobre, la lettre mit six ans à parvenir.

Tolstoi et Sarah-Bernhardt.

A propos d'un nouveau livre sur Tolstoi, le "Corriere d'Italia" raconte que le grand écrivain a, comme les simples mortels, ses moments de mauvaise humeur. Un soir, parlant d'un de ses biographes, Henri George, il s'anima au point de crier à un de ses interlocuteurs: "Plus un homme parle, plus il est ignorant, et vice versa." Ensuite, ayant repris possession de lui même: "Vous le voyez, dit-il avec un bon sourire, je me suis laissé entraîner. Je devrais faire comme Pascal, qui portait une ceinture armée de clous dont les blessures le rappelaient au devoir", et, pour faire oublier son accès de violence, il fut la douceur même tout le reste de la soirée. Un autre jour, en 1890, Sarah Bernardt était de passage à Moscou dans un moment où Tolstoi s'y trouvait lui même. Elle faisait fureur; les billets se vendaient au poids de l'or. Tolstoi qui goûtait peu le théâtre contemporain, s'exprima à ce sujet avec une sévérité qui allait jusqu'à l'injustice; il fit presque une véritable conférence pour montrer tout ce qu'il y a de factice et de faux dans les pièces modernes. Se tournant ensuite vers un de ses auditeurs: — "Et vous, demanda-t-il, irez-vous entendre Sarah Bernhardt? — Certainment," répondit l'interpellé. Tolstoi, avec une sourde exclamation de colère, frappa la table d'un léger coup de poing. Enfin, après un silence, il sourit: "Eh! bien, fit-il, je regrette de n'y pouvoir aller." Il n'y serait pas allé, même s'il l'avait pu; car, reprouvant tout ce qui n'est pas populaire, il est l'esclave de ses principes. C'est ainsi que jadis ayant retenu des places pour un concert de Rubinstein, il refusa au dernier moment de s'accorder ce plaisir trop aristocratique. Et il en eut une crise de nerfs; on dut appeler le médecin.

Rostand et l'idée de Chantecler.

M. Emile Berr a demandé à M. Rostand, au nom des "Lectures pour tous," comment lui était venue l'idée de "Chantecler."

—"D'où m'est venue l'idée de "Chantecler"? a répondu le célèbre poète. D'un hasard. Du hasard d'une flânerie à la campagne. C'était peu de temps après que j'avais donné "l'Aiglon." J'étais malade et, pour me soigner tranquillement, je venais de m'installer à Cambo. Tout près de la maison que j'occupais alors, il y avait une ferme. Un jour, en me promenant, j'y entrai.

"Je revois encore cette cour de ferme, joyeuse, pleine de lumière et peuplée d'animaux. Il y en avait là de toutes sortes: un chien, des poules qui picoraient, des lapins.... Il y avait une pie. Il y avait, sur un mur, une cage avec des oiseaux dedans. Tous ces êtres semblaient occupés à penser et à se dire mille choses; et soudain, le coq entra. Emotion générale! On eût dit que l'entrée du coq devenait le sujet de conversations nouvelles. Autour de ce coq, vraiment, on discutait .... Et alors, je ne sais pourquoi, toutes ces bêtes m'apparurent comme les "personnages" d'un drame possible, d'un drame d'idées, de sentiments, dont cette cour de ferme serait le décor. "Je voyais la pièce" avant de l'avoir commencée.

"—Et vous l'intituliez?

"—Je l'intitulais: "Un petit coin du monde." Pendant quelque temps, c'est sous ce titre qu'elle vécut dans mon esprit. Et puis, un roman, un très joli roman, fut publié, qui s'appelait ainsi. Alors, j'ai donné à mon ouvrage le nom de son personnage principal, ce nom de "Chantecler" qui sert précisément, dans le "Roman de Renart", à désigner le coq."

Portrait de femme.

En 1858, MM. Georges et Monval avaient eu la bonne fortune de découvrir le manuscrit autographe du "Neveu de Rameau" dans un volume intitulé "Tragédies" ayant appartenu au marquis de la Rochefoucauld-Liancourt. En feuilletant ce même recueil, ils ont reconnu à certaines pages l'écriture de Mlle de Lespinasse. Ces pages avaient pour titre: "Portrait de Madame....." et c'était en effet un portrait féminin, d'une "rosserie" toute féminine. On le verra dans la "Revue de Paris;" en voici quelques lignes: "Madame de..., sans être belle, ni fraîche, ni même jolie, ni bien faite, a beaucoup de grâce dans tout l'ensemble de sa personne.... Son cœur, ou plutôt son âme (car de cœur, je ne lui en connais point) est factice comme son esprit..... Ses bonnes qualités, car elle en a plusieurs, tiennent à la nullité de son caractère et au peu d'impression que tout ce qui l'entoure produit sur elle.... Sa morale est des plus austères; ce qu'il y a d'un peu fâcheux, c'est que sa conduite.... etc. La froideur de son âme a fait dire que ses sentiments n'étaient pas même dans sa tête, mais par dessus. Ceci n'est pas tout à fait exact. Mme de B... a un sentiment qui ne lui laisse point la tête, mais qui la lui tourne, c'est la vanité".... A certains traits plus précis, il est aisé de reconnaître en Mme de B.... la comtesse de Boufflers, la maîtresse du prince de Conti, "l'idole du Temple"; et une phrase montre que le portrait date de 1763. A cette époque, Mlle de Lespinasse était encore dame de compagnie chez Mme la marquise du Deffand, aveugle et qui avait pris l'habitude de dicter. Le ton n'est pas du tout celui de l'amie de d'Alembert, il est tout à fait au contraire, celui de la marquise comme on peut en juger par quelques autres portraits publiés à la suite de la "Correspondance." Mlle de Lespinasse a dû l'écrire sous la dictée de Mme du Deffand et se réjouir avec elle de toutes ces perfidies à l'adresse d'une femme qui avait trop de succès auprès de leurs amis. La comtesse de Boufflers valait mieux que son portrait; quand la marquise et la dame de compagnie se furent définitivement brouillées, chacune d'elles se rapprocha de la comtesse et lui trouva soudain de grandes qualités.

Le duc Charles-Théodore de Bavière.

Le duc Charles-Théodore de Bavière, qui vient de mourir, avait consacré sa vie aux malheureux, après la mort de sa première femme, la princesse Sophie de Saxe. Il commença sa médecine après la campagne de 70, qu'il fit dans l'état major de son beau-frère le roi Albert de Saxe. Sur ces entrefaites, il épousa l'Infante Marie-Josèphe de Bragance, sœur de Dom Miguel, en laquelle il trouva un précieux auxiliaire et sa "première assistante" au chevet des aveugles.

En 1879, le duc Charles-Théodore fonda une clinique absolument gratuite à Tegernsee; il passa plusieurs hivers à Biskra, où il prodigua ses soins, à l'hôpital, aux nombreux Arabes atteints d'ophtalmie purulente. Les cliniques de Munich, de Méran, sont également son œuvre, qui est gigantesque, si on la mesure aux cinq mille cataractes opérées durant sa charitable carrière.

Très ardent catholique, le duc Charles-Théodore était à la fois général de cavalerie et docteur honoraire de l'Université de Louvain, chevalier de la Toison d'Or et membre honoraire de l'Académie des sciences médicales de Bruxelles.

D'où vient le verbe "Aimer"

"Aimer" est le premier verbe qu'on enseigne aux enfants, sans prendre garde aux dangers de cette conjugaison. D'où vient-il? Du latin "amare". Mais d'où vient "amare", car les Latins ont inventé peu de mots? Les philologues ont hésité entre le substantif grec "amma" qui signifie "bien, chaîne", l'adverbe grec "ama" qui veut dire "ensemble", "quod amor est appetitus unionis", et un vocable hébreu signifiant "parler", "quia amantes sunt loquaces..." comme si les amants étaient toujours loquaces. Cette incertitude durerait encore si l'on n'avait trouvé dans un cimetière romain des environs de Cologne une épitaphe en vers où le mot "ammat" est écrit avec deux "m". Cette orthographe a été un trait de lumière pour M. Michel Bréal, membre de l'Institut, et lui a révélé l'origine du mot, qu'il expose dans la "Revue bleue." Cette origine est pure. "Ammare" est une création de l'amour maternel. "Mère", en latin, se disait "Mater"; mais à côté de ce terme officiel, il y avait une appellation plus familière, "amma" qui est restée dans la langue de l'Eglise. La prieure, l'abbesse d'un couvent porte le nom "d'amma", comme le prieur, l'abbé porte celui de "pappas." Ces termes n'auraient aucun sens s'ils n'eussent été employés d'abord dans le langage courant et les historiens byzantins nous apprennent, en effet, que "l'Amma", c'est la mère spirituelle "mêter pneumatiké. "Ammare", c'est donc "faire "l'Amma", faire la mère", d'où, par extension "caresser". Les philologues ont longtemps disserté si ce verbe gracieux désignait à ses débuts l'amour galant d'Horace et de Tibulle ou l'amour plus sensuel d'Ovide et de Martial. Depuis la découverte du cimetière de Cologne, il nous faut voir dans ce mot un reste du gazouillis que les mamans romaines parlaient à leurs bébés. "A moins que, remontant plus haut, nous n'y trouvions un de ces cris de la langue naturelle que mères et nourrissons s'enseignent réciproquement." Et d'ailleurs les anciens ne représentaient-ils pas l'Amour sous les traits d'un enfant?

Manœuvres d'automne en France.

On nous annonce de Nancy que le ministre de la guerre, d'accord avec le généralissime Trémeau, aurait décidé en principe que les grandes manœuvres d'automne, en 1910, auraient lieu sur la frontière de l'Est, dans le secteur Bar-le-Duc-Troyes-Vesoul-Epinal-Toul. Ces manœuvres se dérouleront sous la haute direction du général Trémeau et comprendraient deux armées constituées avec le 6e corps de Châlons, le 7e de Besançon, le 8e de Bourges et le 20e de Nancy, avec l'adjonction de quatre divisions de cavalerie indépendante et, sans doute aussi, une division coloniale.

L'effectif des troupes ainsi rassemblées dépassera certainement 100 000 hommes, chiffre de beaucoup supérieur à celui des troupes qui prirent part, dans la même région, aux grandes manœuvres de 1901.

On prête au général Trémeau, entre autres projets, celui de faire exécuter par la cavalerie, au cours des manœuvres de l'an prochain, un essai en grand de manœuvre de couverture.

Théâtre de l'Opéra.

Bien que le mercure fut tombé à un degré voisin de zéro, il s'est trouvé assez d'audacieux, assez d'intrépides pour braver les morsures de la bise et se rendre à l'Opéra où les attendait une jouissance de l'ordre le plus élevé, l'audition de l'opéra de Massenet *Le Jongleur de Notre-Dame* dont c'était la seconde représentation hier soir.

Pour parfaitement apprécier cette œuvre, il la faut entendre plusieurs fois, car on est sûr qu'à chaque fois on y découvrira des mélodies, des beautés nouvelles.

Massenet qui a écrit tant de jolies pages, semble s'être évertué, sinon à créer un genre nouveau, à changer, du moins, son faire; c'est pourquoi peut-être les critiques austères sont restés froids tout d'abord à l'endroit de cette musique originale. Mais ce qui intéresse a toujours raison, et voilà, assurément, la raison de la popularité de ce *Jongleur* dont le poème fait un peu froncer certains sourcils.

La représentation d'hier a fort bien marché; elle a valu à ses interprètes un succès aussi franc que celui de la première.

Samedi, à 7 heures 45, spectacle corsé: *Lakmé* et *Coppélia*, deux ouvrages de genres différents et du même auteur, Délibes.

Coppélia est un ballet en deux actes et trois tableaux; il sera dansé par Mlles Fabris, Codolini, Kate et Alice Pelletier ainsi que toutes les ballerines et M. Rizzo.

Il y aura foule aux fauteuils des actionnaires, il va sans dire, et les feux de la rampe ne seront pas les seuls que les gracieuses *pirouettes* auront à affronter; mais elles n'en perdront pas l'équilibre.

Dimanche, le jour, *Les Huguenots*; le soir, *Mamselle Nitouche*.

Toujours à l'étude *Haensel et Gretel* et d'autres ouvrages que la Direction met de grands soins à monter.

TULANE.

Les amateurs de beau drame vont en foule applaudir les artistes qui jouent "Builder of Bridges au Tulane.

Matinée samedi.

La semaine prochaine Mme Leslie Carter dans sa dernière pièce à succès "Vasta Herne".

CRESCENT.

L'amusante comédie musicale, "The Joy Rider", obtient un grand succès au Crescent. Il y avait foule aux deux représentations données hier et l'excellent comique George Sidney a été fort applaudi.

La semaine prochaine, "The Squaw Man", comédie dramatique de M. Edwin Milton Royle.

ORPHEUM.

Le succès du programme de vaudeville donné cette semaine à l'Orpheum s'affirme à chaque représentation et tous les artistes sont accueillis avec enthousiasme par les nombreux spectateurs, particulièrement l'excellent comédien "Hymack" qui exécute des tours vraiment extraordinaires.

Mariage remis.

Boston, 16 décembre — Harry Deer Storer, d'Atlanta, Géorgie, devait épouser Mlle Madeline Gray Swift, la fille aînée du contre-amiral Swift, commandant du chantier de marine de Charlestown, ayant téléphoné de Pittsburg à l'amiral qu'il serait à Boston aujourd'hui, a été avisé que le mariage était indéfiniment remis.

Ce renvoi subit du mariage qui devait avoir lieu dans la salle de bal de la résidence du commandant du chantier de marine, a été, et devait être un des événements mondains importants de la saison, a beaucoup surpris les amis et connaissances du jeune couple.

La maladie de sa fille, est la raison qu'en donne le contre-amiral Swift. Six cents invitations avaient été lancées et ont été rappelées par l'amiral.

—:o:—

Enlèvement de la petite Kellner.

Louisville, Ky., 16 décembre — Il y a exactement huit jours que Alma Kellner une fillette de 8 ans a disparu du domicile de ses parents et malgré la forte récompense, $5,000, offerte par le gouverneur du Kentucky à la personne que mettrait la police sur les traces des ravisseurs on n'a pas jusqu'ici relevé le moindre indice.

Les parents sont désespérés et ont à peu près abandonné tout espoir de jamais revoir leur enfant.

—o—

Mort du sénateur Raines

Canandaigua, N. Y., 16 décembre—M. John Raines, sénateur de l'état de New York, est mort ce matin à 1:45 heures après quelques jours de maladie. Le défunt était un législateur bien connu et l'auteur de la loi qui porte son nom.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12. Un an | $6..... 6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris:

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$5.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 40 Commencé le 29 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE COMME ELLE EST

VII

LA CONFESSION D'UN HEUREUX DU SIÈCLE

(*Suite.*)

—Tu exagères. Tu ne lui en voudras pas de m'avoir donné de tes nouvelles?

—Non.

—Tu ne te sens pas bien?

—Très faible!

—Depuis quelques jours?

—Oui.

Le marquis murmura:

—C'est la fin!

—Pourquoi le penser?

Un sourire passa sur ses lèvres décolorées.

D'un geste le docteur Bernay désigna le dominicain.

—C'est ton confesseur?

—Oui.

—Tu lui as conté ton histoire?

—Douloureuse!

—Hélas! pas plus que celle de tant d'autres.... Et je suis certain que le révérend père en a déjà entendu qui lui ressemblent. Alors tu as pris toutes tes dispositions?

—Oui.

Le marquis répondait plutôt d'un signe que d'une parole, mais on sentait sur son visage la joie de cette présence d'un ami qui venait le consoler.

—Tu n'as pas de désire à m'indiquer, d'ordres à me donner?..

—Si. Tu diras à Suzanne que j'ai pensé à elle..... à ma dernière heure!....

Le docteur se pencha à l'oreille de son cher malade.

Le dominicain, de l'angle de la chambre où il s'était retiré, vit la tête pâle du moribond s'illuminer d'un rayon de joie.

Le docteur lui avait dit:

—Veux tu la voir?

Il n'eut pas besoin de réponse.

Il alla à la porte de la chambre et dit doucement:

—Venez, Suzanne.

La jeune femme s'avança.

Elle était profondément triste, très émue de cette suprême entrevue avec un homme vers lequel elle s'était sentie, dès sa plus lointaine enfance, attirée par une mystérieuse naissance, qu'elle aimait d'une affection d'enfant, et qui cependant l'avait si violemment précipitée des hauteurs de ses rêves lorsqu'elle écoutait trop avidement peut-être la voix secrète qui lui parlait de Jacques d'Angeville.

Que de fois elle s'était, en songeant à la tendresse du marquis pour elle, tendresse qui lui rendait inexplicable cette scène inoubliable, posé cette question qu'elle ne pouvait résoudre:

—D'où vient-elle?

Quelques heures auparavant, elle était dans sa villa de la Condraie que son mari, Georges Dufresne, avait quittée le matin même, réfléchissant non sans mélancolie à son avenir, à celui de sa fille qui jouait auprès d'elle, étendue sur le tapis, à ce mariage devenu pour elle une chaîne déjà lourde et qui, sans doute, lui réservait des jours plus troublés encore, lorsque le docteur Bernay était arrivé dans son coupé, mené d'un train de course, et brusquement il lui avait dit:

—Prends une pelisse, un chapeau et viens avec moi..... je t'emmène.

—Où donc?

—A Paris.

—Qu'arrive-t-il?

—Rien d'extraordinaire. Ce pauvre marquis est gravement malade.

—Monsieur d'Angeville!

—Oui.

—Qui vous l'a dit?

—Une dépêche de son valet de chambre. Viens!

Elle n'avait pas demandé d'explications et il ne lui en avait pas donné.

Elle était partie.

A son aspect, le moribond parut se ranimer.

Un sourire passa sur ses lèvres et il murmura d'une voix émue:

—Suzanne!

Elle se tenait debout à son chevet, une main posée sur la couverture, près de la sienne.

Il l'attira à lui et murmura:

—Quelle joie pour moi, ma pauvre enfant! Je ne l'espérais pas, car vous devez me haïr.

—Moi!

—Qui sait si je n'aurai pas fait votre malheur!

Il ajouta après un silence:

—Moi qui vous aimais tant, Jacques et vous!

Plus bas, il répéta.

—Jacques et toi, ma Suzanne!

Soudain il parut prendre une résolution devant laquelle il avait reculé jusque-là.

Peut-être au moment où ses souvenirs se ravivaient avec tant de force, le dernier cri de la mère épouvantée en songeant à l'avenir de sa fille, sa dernière prière, triomphait-elle de son orgueil.

—Ecoute, dit-il au docteur Bernay, je comprends quels dangers elle peut courir. Nous nous sommes trompés, mon ami!.... J'ai pris des renseignements. Elle aura besoin de protection. Qui la défendrait si tu venais à disparaître?.....

Un rayon de joie éclaira le visage du docteur.

Il crut que le marquis allait le délier de cette obligation du secret qui lui pesait tant.

Mais tout à coup la tête du vieillard se renversa sur l'oreiller et il balbutia:

—Non, je ne veux pas.... je ne veux pas!

Suzanne devinait ces paroles plutôt qu'elle ne les entendait.

Le cœur palpitant, elle croyait comprendre.

Elle aussi, elle avait espéré un instant. Une foule de détails que son esprit ne pouvait expliquer auparavant se représentaient à sa mémoire.

En entendant ces dernières paroles, elle se laissa tomber à genoux et, appuyée au chevet du vieillard qui l'enveloppait d'un regard plein de tendresse, elle cacha son visage entre ses mains.

VIII

RETOUR

Quelques instants plus tôt, le rapide de Marseille était entré en gare de Paris.

Deux voyageurs jeunes encore, mais desséchés par les ardeurs des régions tropicales, le teint brûlé par le soleil d'Afrique et une existence nomade de plusieurs années, descendirent rapidement du wagon dans lequel ils étaient internés depuis de longues heures.

Ils furent rejoints aussitôt par deux autres voyageurs descendus d'un compartiment voisin et qui semblaient vigoureux et déterminés.

Ces quatre voyageurs pouvaient avoir les uns comme les autres trente-quatre ou trente-cinq ans environ.

Bien qu'ils sortissent du même train où il n'y avait que des premières, vêtus à peu près de la même façon, de complets sombres et de chapeaux de feutre et qu'ils portassent leur barbe entière les uns comme les autres, ils n'étaient évidemment pas de la même condition.

A première vue, on reconnaissait entre eux la différence qui existe entre l'officier et son soldat.

—Un des derniers demanda au plus grand des deux autres:

—Faut il attendre les bagages ce soir mon commandant?

Le camarade du premier voyageur rectifia gaiement:

—Allons, Brinic, mon ami, tu oublies que depuis l'heure où nous avons mis le pied sur un bateau français, il n'y a plus de commandant chez nous.... Il ne reste que deux particuliers comme tout le monde, le comte Jacques d'Angeville, ton patron, et son camarade Jean de Vrigny..

—Oui, mon lieutenant.

—Pas plus de lieutenant que de commandant, Brinic, des civils seulement, des pékins.....

Le Breton ronchonna:

—Ce sera dur de se mettre dans le train. Enfin, on tâchera, mon....

Il se reprit:

—Monsieur Jean.

—Si tu nous réquisitionnais un omnibus, mon ami!

—A l'instant, mon lieutenant!

Les deux voyageurs sourirent.

—Enfin, nous arrivons, reprit Jean de Vrigny avec un long soupir.

—Pourvu qu'il ne soit pas trop tard! murmura l'autre.

L'omnibus fut réquisitionné en effet.

Les quatre compagnons en prirent possession et ordonnèrent au cocher:

—Rue de Lille, hôtel d'Angeville.

Qu'allaient-ils y trouver?

Ils ne savaient que deux choses certaines.

Et ces deux choses certaines leur avaient été apprises par une lettre de Jeanne de Vrigny qui leur était parvenue dix mois plus tôt, par hasard, au Congo,